

Samedi 18 Mai 1946, 16h00

Mon amour chéri, on vient de m'apporter votre lettre de jeudi soir, et vous savoir triste me peine infiniment; vous savez que je vous écris tous les jours et que seuls les jeux du hasard, de la poste ou de l'inconnu peuvent amener un retard à l'apport écrit de mes pensées et de mon amour.

Comme vous j'aime la pensée de Davod Rops que vous me citez; je n'ai plus aucun souvenir de son livre "Le Mort" dont j'avais pourtant deux exemplaires.

Je vous ai déjà dit combien votre lettre d'hier m'avait rempli de joie. Savoir que pour vous comme pour moi, pas une heure, pas une minute, pas une seconde que nous vivons l'un et l'autre ne se passe sans que la pensée de l'autre la remplisse complètement! Quel Bonheur !

Combien mon sens des "vraies valeurs" s'est fixé, cristallisé depuis notre séparation; est chose que tu peux sentir par mes lettres. J'ai fait pour mon pays tout ce qu'un être humain peut et devrait faire; j'ai toujours essayé de le faire avec "grandeur", sans mesquinerie aucun et selon les lois fixées par une conscience modelée par des générations et des générations d'ancêtres qui depuis Bouvines et même avant ont presque tous enrichis de leur sang le sol national. Je pense que nos enfants suivront les traces de leurs aînés; nous leur apprendrons ensemble toutes ces choses qui les rendront dignes d'être des chefs: le courage moral, l'esprit de sacrifice pour une cause sacrée, des fins dignes de moyens humains et conformes aux traditions de notre race.....mais au dehors de cela il n'y a et il n'y aura que nous deux prolongés dans l'ivresse de notre amour et de notre bonheur infini....et qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse".

Ne sois plus jamais triste, ma chérie, car je t'aime, je t'aime en tout pour tout ce que tu es, par ce que tu es toute ma vie. N'oublie pas qu'en quelque endroit que tu sois ou que je sois deux âmes sont à jamais unies "for better and better".

Ceci est ma quatorzième lettre. Qu'elle te dise une fois de plus mon amour et mon immense merci pour les trésors prodigieux que tu me prodigues dans tous les domaines. Je n'eusse jamais imaginé que deux êtres puissent s'aimer comme nous nous aimons jusqu'à la réalisation d'une complète "Unité".

Laisse moi te continuer mon récit des premiers jours de la "France Libre" : "Nous allâmes donc, ce brave colonel Malgrais-Vannerez et moi nous présenter en le 1<sup>er</sup> Juillet 1940 à celui qui devait s'imposer comme l'âme de la résistance, comme le sauveur du pays.

Le Quartier Général provisoire de la "France Libre" avait été installé au 3<sup>e</sup> étage d'un assez sordide immeuble commercial installé sur l'Embankment et qui surplombait la Tamise. Des fenêtres on voyait le "Westminster Bridge" sur lequel se déroulait l'interminable serpent rouge et noir de la circulation londonienne. Juste à côté le Parlement nous écrasait de son imposant structure gothique 1900

Arrivés au troisième étage nous tombâmes sur un lieutenant gros et gras, d'une cinquantaine d'années du nom de de Sailly, excellent ouvrier de portes, cet officier; dont je tairai les histoires ultérieures, nous introduisit chez l'aide de camp du Général de Gaulle, le Lieutenant Geoffroy de Courcel, grand, mince, élancé, le nez en bec d'aigle il était une caricature vivante du "bel officier

....